DISSERTATION

N° 229.

SUR LES AVANTAGES

DES VOMITIFS ET DES PURGATIFS

DANS

LES AFFECTIONS AVEC SYMPTÔMES BILIEUX OU SABURRAUX;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 13 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR J.-R. MASSON, de Saint-Nazaire,

Département de la Loire-Inférieure.

Porte-lui sans retard tes secours généreux,
Le droit de préférence est dû aux malheureux.
J.-L. PETIT, *Méd. du cœur*, ép. 3.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER, *Président.*
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Suppléant.* BOYER, *Examinateur.* DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle, *Examinateur.*	Dubois, *Suppléant.*
Bérard, *Examinateur.*	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras.
Dance.	Trousseau.
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

D'UN BON PÈRE,

D'UNE TENDRE MÈRE,

D'UNE SŒUR CHÉRIE,

Multis illi bonis flebiles occiderunt,
Nulli flebiliores quàm mihi.

A MON FRÈRE.

Pignus pectoris.

J.-R. MASSON.

A MONSIEUR

J.-A.-C. RÉCAMIER,

Médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris ; Professeur à la Faculté de médecine et au Collége de France ; Membre de l'Académie de médecine, etc., etc.

Hommage de la plus vive reconnaissance et du plus sincère attachement.

Utinam ab illo nunquàm discedam !

A MONSIEUR

PAVET DE COURTEILLES,

Docteur en médecine, Agrégé libre près la Faculté de médecine de Paris ; Médecin du Bureau central, etc., etc.

Semper illius meminisse juvabit.

J.-R. MASSON.

AVANT-PROPOS.

Avant d'entrer dans quelques détails, bien imparfaits sans doute, sur le sujet que je me suis proposé de traiter, j'ai besoin de faire ma confession relativement à mes scrupules médicaux touchant l'emploi des vomitifs et des purgatifs, lorsque je commençai à suivre la clinique interne de l'Hôtel-Dieu.

Persuadé, même avant d'étudier l'art de guérir, qu'il n'y a rien de nuisible en médecine comme l'esprit de système, j'avais toujours cherché à m'en garantir dès le commencement de mes études médicales, et j'avoue qu'après plusieurs années d'études, je n'avais point d'idée exclusive pour telle ou telle doctrine médicale; cependant les nombreux anathèmes lancés depuis quelques années par les médecins physiologistes contre les vomitifs et les purgatifs, l'empressement de mes collègues et de presque tous les jeunes médecins à suivre la doctrine dite *physiologique,* qui les proscrit sans rémission, m'avaient rendu timide à l'égard de ces moyens thérapeutiques; et j'avoue franchement que je n'étais guère accoutumé qu'au traitement antiphlogistique; et que mes connaissances en thérapeutique ne s'étendaient guère au-delà des saignées, des sangsues et des boissons émollientes.

Aussi, arrivé à l'Hôtel-Dieu, ne fus-je pas peu étonné d'entendre prescrire assez souvent l'émétique et l'ipécacuanha;

j'étais tenté d'accuser de timité le professeur de clinique en l'entendant faire ces prescriptions ; je n'y concevais plus rien, et j'attendais avec une impatience mêlée d'anxiété le résultat du traitement, craignant toujours de voir survenir une forte inflammation d'estomac; mais quel n'était pas mon étonnement quand, le lendemain ou le surlendemain tout au plus tard, je trouvais parfaitement guéris des individus dans l'autopsie desquels j'avais compté trouver une gastrite.

Réfléchissant sur les faits dont j'étais témoin, je m'aperçus que j'avais encore beaucoup à apprendre ; aussi ai-je tout lieu de m'applaudir d'avoir suivi la clinique interne de l'Hôtel-Dieu, et surtout d'avoir gagné la confiance de M. le professeur *Récamier*, qui depuis ce moment a bien voulu me servir de père, de conseiller et d'ami : puisse-t-il voir au fond de mon cœur tout ce que j'y ressens de reconnaissance pour ses bontés, et le vif désir que j'éprouve de lui rester toujours étroitement attaché ! *Utinam!*

Puisse aussi ce faible essai lui prouver que j'ai su mettre à profit ses savantes leçons ! puisse-t-il mériter son approbation avec celle des célèbres professeurs de cette École !

J'ai cru ce petit aveu nécessaire, pour montrer quelle a été un instant ma manière de voir relativement au sujet que je traite ; et que si j'ai changé à cet égard, ce changement n'a été que le résultat de réflexions solides appuyées sur des faits qui se sont souvent répétés devant moi, et que je vais soumettre à l'examen de mes maîtres.

DISSERTATION

SUR LES AVANTAGES

DES VOMITIFS ET DES PURGATIFS

DANS

LES AFFECTIONS AVEC SYMPTOMES BILIEUX

OU SABURRAUX.

De tout temps les vomitifs et les purgatifs ont été employés en médecine; seulement ils ont éprouvé le sort de la plupart des autres moyens thérapeutiques, je veux dire qu'ils ont eu plus ou moins de succès, suivant les constitutions atmosphériques sous l'influence desquelles ils ont été mis en usage, suivant l'habileté des médecins qui s'en sont servis. Et cette différence de succès, dépendante aussi de la différence du caractère des maladies, leur a donné des temps de vogue et des temps de discrédit; ils ont donc eu tour à tour leurs beaux et leurs mauvais jours; ainsi, autrefois, ils formaient presqu'à eux seuls la base du traitement de toutes les maladies; on les employait *ab hoc* et *ab hâc*, on allait jusqu'à prendre des vomitifs

et des purgatifs de précaution; tout traitement commençait par un vomitif, suivi bientôt d'un ou deux purgatifs, et, pour le dire en passant, les gastrites n'étaient pas plus fréquentes qu'aujourd'hui, où le règne de ces moyens est passé.

Toutefois ces mêmes moyens obtenaient les plus grands avantages dans des mains habiles qui savaient les employer à propos et avec discernement; la pratique de *Stoll*, celle de *Tissot* et de tant d'autres, sont là pour justifier cette proposition.

Aujourd'hui les médecins dits physiologistes reculent d'effroi devant l'idée d'un vomitif et d'un purgatif; c'est pour eux la bête noire.

Cependant ils commencent à s'apprivoiser à la vue des succès sans nombre obtenus chaque jour par les évacuations des premières voies, et je veux contribuer autant qu'il sera en mon pouvoir à les y apprivoiser davantage.

En cherchant à combattre leurs craintes excessives, loin de moi la pensée d'approuver l'abus qu'on faisait autrefois des vomitifs et des purgatifs; mais aussi, si on ne doit pas en abuser, on ne doit pas non plus les rejeter entièrement, sous peine de se priver d'une ressource souvent bien précieuse.

Il est d'expérience que la température atmosphérique a sur l'organisme une influence spéciale; ainsi la température chaude, en produisant dans le corps une grande expension, porte son action particulière sur l'appareil tégumentaire; le froid, au contraire, en concentrant les forces, agit plus particulièrement sur les organes intérieurs; le sec et l'humide ont aussi leur action particulière sur l'organisme; le sec resserre le tissu des organes, l'humide, au contraire, le relâche; mais une des influences les plus marquées et des plus nuisibles au corps appartient aux variations atmosphériques, et surtout à ce passage souvent réitéré du froid humide à la chaleur humide, et *vice versâ*: cette dernière température porte particulièrement son action sur les sécrétions bilieuses et muqueuses.

Aussi est-ce sous son influence que se sont montrées et que se mon-

trent encore le plus souvent les affections bilieuses et saburrales; l'épidémie bilieuse de Lausanne, la fièvre jaune des Antilles, viennent à l'appui de ce qui précède ; et la constitution médicale que l'on observe depuis les fréquentes variations atmosphériques chaudes et humides que nous éprouvons, à dater de la cessation des grands froids, en est une nouvelle preuve; et en effet, depuis quelque temps j'ai observé que presque toutes les affections se sont présentées avec des symptômes bilieux ou saburraux.

L'expérience a également démontré que, dans ces circonstances, ce sont les vomitifs et les purgatifs qui ont le plus de succès, et qu'au contraire les émissions sanguines sont plus nuisibles qu'utiles. C'est ce que prouve encore très-bien l'histoire de l'épidémie de Lausanne, et le traitement employé dans les pays chauds contre les fièvres jaunes; c'est aussi ce que l'observation m'a démontré, surtout depuis quelques mois que j'ai eu occasion de voir un plus grand nombre d'affections bilieuses ; car il est vraiment digne de remarque combien depuis la cessation des grands froids les succès des vomitifs et des purgatifs ont été tranchés ; et combien, au contraire, les émissions sanguines ont éprouvé d'échecs. Ce que j'ai vu par moi-même a été confirmé devant moi par plusieurs praticiens recommandables de la capitale.

Les faits suivans, qui, pour la plupart, me sont particuliers, viennent puissamment à l'appui de ce que j'avance.

PREMIER FAIT.

Affection bilieuse; émétique. Guérison dès le lendemain.

Madame ***, âgée de vingt-quatre ans, d'une constitution semi-asthénique, d'un bon tempérament, accouchée depuis six semaines, nourrice dans une maison riche de la capitale, jouissait d'une bonne santé depuis ses couches, sans pourtant avoir été purgée. Dans les derniers jours de mars de cette année, jours remarquables par une

température élevée, elle fait, un dimanche, une course assez longue avec son nourrisson sur les bras.

En rentrant, elle est prise d'un frisson suivi de chaleur, avec céphalalgie susorbitaire et courbature dans tous les membres; couchée de bonne heure, elle passe la nuit sans dormir, avec de la fièvre et quelques coliques.

Le lendemain lundi elle se trouve dans l'état suivant : céphalalgie susorbitaire, fièvre assez forte; pouls fréquent, plein, sans roideur; peau halitueuse, langue blanchâtre, bouche amère, haleine nidoreuse, courbature générale, point de toux, point de douleurs abdominales, point de dévoiement.

Deux grains d'émétique dans six verres d'eau, à prendre par verre de quart d'heure en quart d'heure, sont prescrits dès le même jour, afin de couper sur-le-champ la fièvre et d'empêcher cette femme de perdre son lait. Quatre verres de ce lavage suffisent pour lui procurer des vomissemens bilieux très-abondans et plusieurs selles, dans l'une desquelles se trouve un ascaride lombricoïde.

Aussitôt la fièvre tombe, le mal de tête disparaît; la malade éprouve un soulagement général, entre en moiteur, dort bien toute là nuit suivante, et se réveille le lendemain dans un grand état de bien-être.

Quelques tasses de chicorée sauvage, un peu de bouillon aux herbes achèvent d'enlever le reste d'amertume de la bouche, procurent quelques selles, et donnent de l'appétit.

Dès le mardi soir, lendemain de son émétique, surlendemain de sa fatigue, cette femme présente le sein à son nourrisson, qui le reprend avec avidité, après en avoir été privé pendant trente-six heures.

Les jours suivans, la malade se remet peu à peu à son régime habituel, en continuant de prendre quelques tasses de chicorée sauvage.

J'avoue que je n'en revenais pas de la promptitude avec laquelle cette malad est entrée en convalescence; j'avais peine à en croire ce que je voyais. Mais que fût-il arrivé si, au lieu d'étrangler ainsi la

maladie, on s'était amusé à appliquer des sangsues, eu égard aux légères coliques de la nuit, et à faire boire de l'eau de gomme? Cette femme eût eu la fièvre plus long-temps, elle eût perdu son lait, et partant sa place de nourrice.

DEUXIÈME FAIT.

Affections bilieuses, vomissemens bilieux; ipécacuanha ou émétique. Guérison.

Durant les jours de chaleur qui ont terminé le mois de mars dernier, j'eus occasion de voir dans une maison, dite de *la Providence*, deux enfans de huit à dix ans, avec les symptômes suivans : céphalalgie susorbitaire; pouls assez fréquent, sans roideur; peau d'une chaleur halitueuse; langue jaunâtre à la base, sans rougeur notable à la pointe ni sur les bords; bouche amère, haleine nidoreuse, envies de vomir, point de douleurs abdominales ni de dévoiement.

On prescrivit à la plus âgée seize grains d'ipécacuanha en quatre doses de quart d'heure en quart d'heure; et douze grains également en quatre doses et de quart d'heure en quart d'heure à la plus jeune.

Ces petites malades ne devaient prendre ce médicament que le lendemain matin; mais, dès la nuit suivante, elles vomirent plusieurs fois de la bile, et éprouvèrent un grand soulagement, surtout la grande, si bien qu'il fut inutile de lui donner l'ipécacuanha qui avait été prescrit la veille : on le donna à la seconde, qui, après avoir encore vomi quelques fois, se trouva entièrement guérie.

La même nuit, une troisième enfant, à qui on n'avait prescrit la veille qu'un peu de limonade, eut aussi des vomissemens bilieux, et se trouva soulagée.

Le lendemain, une quatrième présenta les mêmes symptômes que les précédentes; même prescription, ou un grain d'émétique dans six verres d'eau. On s'arrêta à ce dernier moyen, parce que la jeune malade

avait beaucoup de répugnance à prendre l'ipécacuanha ; mais au lieu d'un lavage, on donna, par ignorance, un grain et demi d'émétique dans un seul verre d'eau à cette enfant. Il n'en résulta heureusement aucun accident grave ; on observa seulement quelques mouvemens convulsifs dans les membres. On fit boire beaucoup, et on obtint des vomissemens bilieux extrêmement abondans, suivis de déjections alvines de même nature. Le jour suivant la malade reprit ses petites occupations.

TROISIÈME FAIT.

Affections bilieuses ; ipécacuanha, huile de ricin. Guérison de quinze malades sur seize.

Sous l'influence de la même température se sont manifestées des affections semblables à celles du fait précédent dans une autre maison de charité de la capitale. Seize personnes en ont été atteintes : quinze se sont trouvées entièrement soulagées par l'ipécacuanha et l'huile de ricin ; la seizième n'a pas paru en retirer le même avantage et a exigé un traitement plus long.

QUATRIÈME FAIT.

Le 2 juin dernier, j'eus occasion de voir, dans la même maison, dite de la Providence, une enfant de six ans, avec les phénomènes suivans : peau assez chaude, visage animé, pouls médiocrement fréquent, sans dureté ; céphalalgie susorbitaire intense, langue humide, un peu jaune à la base, sans pointillemens rouges à la pointe ni sur les bords ; bouche mauvaise ; douleur sternale marquée, rien de particulier du côté de l'abdomen. Il y avait eu le matin quelques vomissemens spontanés de matières bilieuses.

Ces symptômes bilieux, peu intenses, ne s'étaient manifestés que la veille ; ils cédèrent, comme par enchantement, à neuf grains d'ipécacuanha donnés en trois doses égales, de quart d'heure en quart

d'heure, et suivis d'évacuations bilieuses par haut et par bas. Le lendemain, la petite malade travaillait avec ses compagnes sans penser au mal de la veille, se contentant de prendre un peu de potage aux herbes et de limonade légère.

CINQUIÈME FAIT.

Le 25 mai dernier, je trouvai, dans l'un des séminaires de la capitale, un jeune homme de vingt-trois ans, à Paris depuis quelques mois seulement, d'une constitution semi-sthénique, d'un tempérament tenant le milieu entre le sanguin et le lymphatique, avec un pouls développé et un peu accéléré, mais souple et sans dureté; la peau un peu moite, les membres courbaturés, la céphalalgie susorbitaire, la langue large, humide, couverte d'un enduit peu épais, mais étendu sur tout cet organe; la bouche très-amère; des envies de vomir. Il y avait eu dès le matin des vomissemens d'une matière jaune verdâtre; le ventre était souple, sans douleur à l'épigastre, sans dévoiement.

Tout cet appareil de symptômes bilieux ne permit pas de balancer un instant à administrer un émétique en lavage. Ce vomitif fut suivi de nombreuses et abondantes évacuations bilieuses par haut et par bas; la sueur fut aussi augmentée; et dès le lendemain le malade reprenait ses occupations.

Ce fait, joint aux précédens, prouve avec quelle promptitude les malades entrent en convalescence après l'administration opportune d'un émétique ou d'un ipécacuanha dans les affections bilieuses.

Quelques-uns des faits précédens prouvent aussi que si on se trouve bien quelquefois de faire précéder l'emploi des vomitifs d'un peu de chicorée sauvage le matin, de quelques tasses de bouillon aux herbes, d'une limonade légère, cuite ou non, suivant la manière dont elle passe mieux, il est également bon de continuer l'emploi de ces petits moyens pendant quelques jours après le vomitif; il est même des cas où ils remplacent entièrement ce dernier.

SIXIÈME FAIT.

Un jeune demoiselle de dix-sept à dix-huit ans est prise, dans le courant d'avril, de fréquence dans le pouls, sans chaleur bien marquée à la peau, avec une susceptibilité dans les organes des sens telle, que son père était banni de sa chambre, parce qu'elle trouvait insupportable le bruit de ses bottes; que sa sœur ne pouvait dire un mot sans s'entendre reprocher de parler trop haut; que sa maman, qui prenait du tabac, ne pouvait approcher d'elle sans la gêner horriblement, etc. Le bruit de la rue était pour elle un supplice; aussi fut-on obligé de la transporter dans une maison éloignée du bruit.

Dans la crainte d'une congestion vers le cerveau, quelques sangsues furent appliquées au cou, mais sans soulagement.

Les bains à vingt-cinq degrés avec lotions du visage à vingt-deux faisaient d'abord tomber la fréquence du pouls, qui revenait presque immédiatement; mais bientôt ils ne produisirent plus aucun effet avantageux, et cela, dès qu'il apparut quelques symptômes du côté des premières voies.

Un scrupule d'ipécacuanha en quatre doses eut l'avantage de produire quelques évacuations bilieuses, et surtout de rendre aux bains le pouvoir de faire tomber la fièvre, pouvoir qu'ils avaient perdu à l'apparition des symptômes bilieux; depuis lors la maladie a marché plus franchement, et la jeune demoiselle est parfaitement bien rétablie.

Cette observation m'a paru curieuse par la cessation du bienfait des bains au moment de l'apparition des symptômes bilieux, et par le pouvoir qu'a eu l'ipécacuanha de rendre aux bains leur première efficacité.

SEPTIÈME FAIT.

M. le comte de ***, âgé de soixante-dix-neuf à quatre-vingts ans, d'une constitution sthénique, d'un tempérament bilieux et sanguin, avait toujours joui jusqu'à soixante-dix-sept ans d'une santé par-

faite, bienfait qu'il a dû à une vie très-réglée, très-frugale et en même temps très-active, ayant occupé le rang le plus distingué dans l'administration des armées. A soixante-dix-sept ans, une attaque d'apoplexie renversa tout à coup sa belle santé, et la laissa depuis avec une hémiplégie incomplète, à la vérité, mais qui tourmente singulièrement le malade, dont l'imagination a conservé une grande activité, et bien au-dessus de ses forces physiques, qui sont considérablement affaiblies.

Malgré son grand âge et cet affaiblissement considérable des forces, il a très-bien supporté la rigueur de l'hiver, avantage qu'il a dû probablement aux affusions fraîches qui lui furent données en 1829, pendant la belle saison, et qui le remontèrent d'une manière vraiment remarquable; mais au premier changement de température, il fut pris d'une diarrhée dysentérique avec fièvre et symptômes bilieux. Un premier ipécacuanha, suivi d'un purgatif, n'eut pas un succès bien marqué; cependant, au bout de quelques jours, la diarrhée fut remplacée par de la constipation; mais le malade continua à avoir un mouvement fébrile le soir, avec un pouls assez développé. Quelques bains de demi-heure à vingt-six degrés, avec lotions du visage à vingt-deux faisaient tomber la fréquence du pouls; malgré cela, la langue était couverte d'un enduit jaunâtre très-épais; les bords paraissaient rouges; le malade se plaignait parfois d'un peu de douleur à l'épigastre, et surtout de picotemens au talon gauche.

Eu égard à l'enduit jaunâtre de la langue, M. le professeur *Récamier* me chargea d'administrer au malade un second scrupule d'ipécacuanha, que je mis à macérer la veille dans la valeur de trois verres d'eau. Le lendemain, je tirai à clair et je donnai un verre de quart d'heure en quart d'heure; je fus même obligé, pour avoir des vomissemens, d'ajouter un demi-grain d'émétique dans chacun des deux derniers verres.

J'avoue que j'eus bien de la peine à me défendre de ne pas faire quelques observation à M. *Récamier* sur ce traitement, parce que la rougeur des bords et de la pointe de la langue m'effrayait: j'eus besoin pour me charger de l'administration de ce remède, de ranimer la con-

fiance que je me sens dans les profondes lumière de cet habile praticien; j'eus besoin de me rappeler les succès obtenus à l'Hôtel-Dieu par ce même moyen, dans des cas qui m'avaient paru contr'indiquer encore davantage l'emploi d'un vomitif.

Ma confiance fut pleinement justifiée dès le même jour; car, après quelques vomissemens bilieux et des évacuations alvines de même nature, la langue de mon malade se nettoya, la fièvre ne revint plus, l'appétit se manifesta dès le lendemain, et le sommeil fut meilleur. Au bout de deux ou trois jours, un purgatif, qui produisit des évacuations très-abondantes, et qui parut d'abord fatiguer le malade, acheva de ramener la langue à son état naturel, et mit le sceau à la guérison.

Ayant passé onze nuits auprès du malade dont je viens de rapporter l'histoire, j'ai été à même de l'observer très-soigneusement.

Huitième fait.

En 1829, un jeune enfant de la rue du Bac, âgé de douze ans, fut pris d'un mal de gorge avec mouvement fébrile, céphalalgie, langue chargée et nullement enflammée, mauvais goût dans la bouche, voile du palais et amygdales couverts d'un enduit jaunâtre.

Ne trouvant aucun signe d'inflammation, et persuadé que cet état de la gorge tenait à un embarras de l'estomac, je prescrivis quelques grains d'ipécacuanha, qui provoquèrent par haut et par bas quelques évacuations bilieuses, et firent disparaître le mal de gorge. Il suffit avec cela de quelques cataplasmes émolliens autour du cou et d'une boisson adoucissante.

En deux ou trois jours le rétablissement fut complet sans le secours des sangsues.

Neuvième fait.

Une demoiselle de vingt-deux à vingt-trois ans, d'une taille élevée, mince et élancée, ayant tout l'extérieur phthisiforme, éprouvait depuis plusieurs années, par suite d'un refroidissement, une douleur très-aiguë à l'une des deux épaules. Plusieurs moyens avaient été tentés en

vain. Il y a environ deux mois, M. *Récamier* vit la malade avec cette douleur; et, eu égard à la constitution médicale régnante, et à quelques symptômes saburraux des premières voies, fit administrer un scrupule d'ipécacuanha, d'autant mieux qu'une saignée avait été préalablement pratiquée. Il y eut quelques évacuations par bas, mais point de vomissemens, et la malade continua à sortir et à ne se trouver ni mieux ni plus mal. Depuis, M. *Récamier* l'ayant trouvée avec de la fièvre et de la résistance dans le pouls, lui fit faire une seconde saignée, qui ne produisit pas un soulagement bien marquée. Au bout de quelques jours, voyant un redoublement de fièvre sans dureté dans le pouls, tenant compte en même temps d'un grand nombre d'affections bilieuses régnantes et de quelques vomissemens qui avaient eu lieu le matin, il fit donner sur-le-champ un grain d'émétique dans quatre verres d'eau, dont un de quart d'heure en quart d'heure. Ce remède est suivi de plusieurs vomissemens bilieux et d'évacuations alvines, et en même temps de la chute de la fièvre, de la disparition de douleurs superficielles à l'épigastre, de la cessation de douleurs atroces aux pieds et un peu aux mains, qui la veille avaient arraché des cris à la malade et l'avaient forcée à découvrir ses pieds qui la brûlaient comme du feu.

Un fait qui m'a frappé, c'est que j'ai vu constamment l'ipécacuanha apporter un soulagement momentané, il est vrai, à l'état des phthisiques; et, sans la crainte de trop allonger cette thèse, j'en aurais rapporté ici plusieurs exemples. Si les faits qui précèdent ne suffisaient pas pour guérir de la peur des vomitifs et des purgatifs, je pourrais citer des sujets épileptiques qui, dans l'intention de rompre l'habitude périodique des attaques, ont pris l'épicacuanha presque tous les huit ou quinze jours, pendant plusieurs mois de suite, sans pour cela avoir à chaque moment des gastrites.

Je pourrais rapporter les succès nombreux qu'ils ont eus.

1°. A la caserne de l'Oursine, dans l'épidémie singulière qui a régné en 1828 et 1829, et qui a d'autant plus fixé l'attention de tous les médecins qu'elle avait été jusqu'alors inconnue. (Thèse du docteur *Mira-*

mont, attaché au régiment cantonné alors à la caserne de l'Oursine.)

2°. A la Maternité de Paris, dans la fièvre puerpérale qui a régné épidémiquement en 1829, dans cet établissement, comme le font voir les faits recueillis dans le service de M. le professeur *Desormeaux*, et rapportés par le docteur *Tonnelé*, dans sa thèse soutenue le 10 avril dernier.

3°. A Montpellier, comme on le voit dans les nombreuses observations du journal de M. le professeur *Delpech*, etc.

J'ai maintenant une question à me faire.

Les émissions sanguines auraient-elles pu remplacer les vomitifs dans les cas précédens? et pourraient-elles les remplacer dans les cas analogues?

Ma réponse sera négative et fortifiée par les trois faits suivans, auxquels je pourrais en ajouter beaucoup d'autres.

PREMIER FAIT.

La sœur aînée de la jeune personne qui fait le sujet de l'une des observations précédentes fut prise, vers le même temps, d'un point de côté si intense, qu'elle n'osait respirer, tant le moindre mouvement de la poitrine était douloureux; il allait jusqu'à lui arracher des cris.

Une application de sangsues avec ventouses ne produisit qu'un soulagement momentané, et la douleur redevint aussi forte qu'elle était auparavant. On balança pour une saignée; mais le pouls ne présentant pas une grande résistance, la fièvre n'étant pas non plus en rapport avec l'excès de la douleur, et ensuite, eu égard à la constitution médicale régnante et à quelques symptômes bilieux, on donna un scrupule d'ipécacuanha, qui produisit des vomissemens bilieux et des évacuations de même nature, et surtout une sueur abondante. La douleur de côté disparut presque immédiatement pour ne plus revenir.

DEUXIÈME FAIT.

Une jeune demoiselle de vingt-trois ans était depuis six mois sans appétit, et digérait fort mal le peu d'alimens qu'elle prenait; elle se plaignait de douleurs très-vives à l'épigastre.

Au bout de ce temps, M. *Récamier* fut appelé pour voir la malade. Ce professeur, après plusieurs jours passés en expectation, trouvant quelques symptômes bilieux, conseilla vingt-quatre grains d'ipécacuanha; la mère de la jeune personne, et cette dernière en même temps, avaient bonne envie d'une application de sangsues. Interrogé sur cet article, M. *Récamier* répondit qu'il n'y voyait pas de graves inconvéniens, mais qu'il doutait beaucoup du succès d'une émission sanguine.

Quinze sangsues furent donc appliquées, à la requête de la mère de la malade et de la malade elle-même. Les sangsues coulèrent beaucoup; mais au lieu de diminuer, les douleurs épigastriques devinrent plus fortes, et s'étendirent dans tout l'abdomen.

Ce mécompte guérit la mère et la fille de l'envie de se mêler de médecine. Vingt-quatre grains d'ipécacuanha furent prescrits et suivis de vomissemens bilieux et de déjections alvines de même nature. Dès le lendemain, la jeune malade, qui avait été six mois sans appétit, demandait à prendre du bouillon gras qu'elle digéra fort bien. Dès ce moment elle a commencé à se nourrir peu à peu et à jouir d'une bonne santé.

TROISIÈME FAIT.

M. ***, frère de la doctrine chrétienne, âgé de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une constitution asthénique, d'un tempérament lymphatique, éprouva le jeudi 11 mars 1830 un grand refroidissement après avoir eu très-chaud. Immédiatement après, il est pris de la fièvre avec un point de côté à droite et de la céphalalgie.

Espérant en être bientôt quitte, il reste ainsi pendant cinq jours

à souffrir de la tête et du côté, avec la fièvre et sans sommeil, se contentant de prendre des boissons pour se faire transpirer, ce à quoi il a assez bien réussi, et ce qui lui a procuré un peu de soulagement.

Cependant le lundi, 15 mars, cinquième jour de la maladie, je suis chargé d'aller voir le malade, que je trouve dans l'état suivant : douleur de côté, oppression, céphalalgie, pouls fréquent et plein, peau chaude, langue blanchâtre, point de douleurs abdominales, crachats rouillés, urines chargées, constipation. Tendance au délire; crépitation évidente et son mat au côté douloureux. Une saignée de deux palettes est suivie immédiatement d'une grande diminution dans la céphalalgie et la douleur de côté; et la respiration devient moins gênée.

Douze sangsues ne tardent pas à être appliquées, et coulent assez abondamment.

La nuit se passe moins mauvaise que les autres, quoique avec quelques rêvasseries.

Le lendemain, tous les phénomènes morbides persistent, mais avec moins d'intensité.

Le sang offre une couenne très-épaisse d'une couleur verdâtre, et un caillot diffluent d'une couleur foncée, ce qui empêche de revenir aux émissions sanguines, et engage à s'en tenir aux boissons délayantes.

Le surlendemain, même état, pouls fréquent, sans dureté; peau moite, langue blanchâtre, bouche mauvaise, haleine nidoreuse, crépitation.

Un grain d'émétique en lavage procure quelques vomissemens bilieux, des déjections alvines de même nature, une sueur tellement abondante que le malade se trouve comme dans un bain de vapeurs, et de plus des crachats blancs spumeux en grande quantité.

Cette transpiration et ces crachats durent quelques jours, pendant lesquels la fièvre va en diminuant de plus en plus, ainsi que la céphalalgie, le point de côté, la crépitation, le mauvais goût de la

bouche, etc. ; et le malade entre en convalescence après avoir éprouvé plusieurs fois un peu de délire.

Un vésicatoire a été appliqué au bout de quelques jours pour assurer la guérison. Il est certain que dans ce dernier cas je me serais trouvé fort embarrassé, si je n'avais pas été aguéri avec l'émétique, et que je n'eusse su manier que les émissions sanguines ; j'aurais fait de nouvelles saignées, et j'aurais tué mon malade.

Eu égard à la diffluence du sang et aux sueurs abondantes provoquées par l'émétique je ne puis me défendre de l'idée que ce dernier moyen eût seul suffi pour guérir le malade.

Malgré cela, la première indication était de saigner, et on devait commencer par là.

Ces faits prouvent :

1°. Combien les vomitifs sont utiles dans les affections avec symptômes bilieux.

2°. Qu'il ne serait pas indifférent de les remplacer par les émissions sanguines.

FIN.

HIPPOCRATIS COACÆ PRÆNOTIONES.

I.

Phrenetici parùm bibunt, ex levibus strepitibus facilè irritantur, tremuli sunt aut convulsionibus tentantur. *Pr.* 96.

II.

Quibus concussum fuerit cerebrum, vel ex plagâ doluerit, aut aliquo casu, his illicò vox deficit, neque vident, neque audiunt, ferèque intereunt. *Pr.* 499.

III.

Ex cerebri vulnere, febris ut plurimùm ac bilis motus, succedit et corporis resolutio, iisque perniciosè habent. *Pr.* 500.

IV.

Vulneri succedens convulsio, malo est. *Pr.* 506.

V.

Bilis motus, vulneri succedens, malum denuntiat, præcipuèque in capitis vulneribus. *Pr.* 507.

VI.

Ex vulnere autem ferè mors contingit, si cui vulneratum fuerit cerebrum, aut spinalis medulla, aut jecur, aut septum transversum, vel cor, aut vesica, aut quædam grandis vena. *Pr.* 509.